

JOURNAL DES DÉBATS, 5 août 1829, pp. 1-3

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Le temps de l'*Italie* est à la fin venu.

« Eh quoi, c'est au moment où la mère-patrie de l'Opéra semble frappée de stérilité ; c'est lorsque la France lui fournit des partitions et des virtuoses que vous prétendez faire lever l'aurore des plus beaux jours de l'Italie ? Jamais citation n'arriva plus mal à propos, puisque vous voulez absolument appeler à votre aide les classiques pour nous donner des preuves d'une érudition tant soit peu vulgaire, remontez plus haut, et faites dire au sertorius du boulevard Montmartre :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Vous n'en paraîtrez pas plus savant, il est vrai, mais au moins la justesse de l'application pourra faire pardonner ce qu'elle a de trop simple. »

Adagio, adagio, caro dilettante ; Signor, una parola, una parola ; avant de me condamner, permettez du moins que je finisse ma période par la cadence. Vous m'arrêtez sur la note sensible, et ma conclusion paraît fausse. Quand vous saurez qu'il ne s'agit point des compositeurs et des chanteurs, mais d'une classe moins illustre et pourtant fort intéressante de la société musicale, des arrangeurs, enfin, puisqu'il faut les appeler par le nom qu'ils se sont forgés, vous répéterez avec moi :

Le temps de l'*Italie* est à la fin venu.

L'Assedio di Corinto, la Donna bianca, il Conte Ori, que les italiens ont acquis par droit d'aubaine, brillent sur les théâtres où l'on représenta pour la première fois *Otello, Semiramide, la Gazza ladra*. Il signor Tottola et ses laborieux rivaux ont aisément translaté ces opéras dans leur harmonieuse langue. *Guillaume Tell* leur prépare une autre besogne, et s'ils parviennent à redresser le *libretto*, à lui donner de la vivacité, de l'intérêt, à le rendre amusant, ils mériteront une mention honorable. La congrégation des arrangeurs n'est pas assez solidement établie pour se permettre de décerner des médailles.

En présentant la partition de *Guillaume Tell*, le musicien a fait sa fourniture en conscience, malheureusement les choses admirables, sublimes, qu'il nous a données avec autant de largesse que de loyauté, remorquent un livet si long, si lent, si lourd, que les walses légères et les temps serrés du *maestro* ne l'ont fait arriver au port qu'après quatre heures et demie d'une marche pénible et forcée. Si l'on pouvait scier une partition comme on fait l'acajou, à dix-huit épaisseurs dans un pouce, *Guillaume Tell* suffirait pour plaquer deux opéras, trois opéras. Mais il faut que il signor Tottola s'en mêle ; le jury même de l'Académie royale, corps vénérable et vénéré, n'achèverait point ce grand œuvre. Quelques méchants plaisans prétendent que ce jury ne sait pas ce que c'est qu'un vers lyrique, et qu'il ignore que le hiatus doit être évité rigoureusement dans la poésie destinée au chant. Les ouvrages qu'il reçoit forcent la critique à se taire, et si les musiciens voulaient aussi réclamer contre l'institution du jury, je me hâterais de leur rappeler que cette société savante a reçu par acclamation la

musique du *Rossignol*. On ne saurait avoir plus de droits à la reconnaissance nationale.

Le revenant de *Sémiramis*, l'ours de *la belle Arsène*, la pantoufle de *Cendrillon*, la barbe d'azur de l'époux d'Isaure sont des nouveautés capables de piquer aussi vivement la curiosité que la pomme par Guillaume embrochée. Ce fruit à l'espèce humaine-fatal, objet de jalousie et de rivalité dans l'Olympe, causa la ruine de Troie, mais il figure avec avantage dans les événemens qui précédèrent l'affranchissement de l'Helvétie ; c'est une bien petite compensation pour des méfaits si graves : encore ne sait-on pas bien précisément si ce dernier fait est certain. La tradition doit suffire puisqu'au besoin les faiseurs de livrets peuvent s'en passer. Je ne ferai point l'énumération de toutes les pièces composées sur ce sujet, la litanie serait trop longue. En France, et chez nos voisins, la tragédie, la comédie, l'opéra ont leur pacotille de *Guillaume Tell*. Notre mélodrame se l'est approprié, le vaudeville national a cru devoir s'en emparer aussi. La pomme helvétique promenade depuis la rue de Chartres jusqu'au boulevard du Temple, en passant par la comédie française et la rue Feydeau, n'a pas trouvé des amateurs bien empressés d'y mordre. La voilà pompeusement installée à l'Académie royale ; les brillans accords de Rossini lui permettent de plus heureuses destinées, et ce sera peut-être le plus beau triomphe de ce grand maître. Dressons le procès-verbal de la prise de possession, et parlons des cérémonies observées dans cette solennité musicale et dansante.

Les amis de Tell se sont réunis pour la célébration de plusieurs mariages. Après une invocation au dieu qui protège les époux après une bénédiction provisoire administrée par le vieillard doyen du canton, les villageois dansent. Arnold, fils de Melktal [Melchtal], assiste à la fête ; on lui propose de suivre l'exemple de ses camarades en prenant une compagne tendre et fidèle. Arnold dit qu'il aime mieux faire la guerre ; ses parens se contentent de cette raison. Tell a deviné la cause du refus du jeune soldat, et lui fait de violens reproches sur sa passion pour Mathilde, fille de Gessler, gouverneur, oppresseur de la Suisse. L'insolence des Allemands est portée au comble : un de leurs chefs insulte la femme d'un paysan, celui-ci l'abat d'un coup // 2 // de hache, se sauve et vient demander un asile à Guillaume Tell. Le paysan est poursuivi, les hommes d'armes s'avancent, Guillaume le prend dans sa barque et vogue avec lui sur le lac. Les soldats veulent connaître celui qui leur enlève aussi hardiment leur proie, les paysans bravent les menaces de cette troupe cruelle, et refusent de nommer un coupable si généreux.

Au second acte, le théâtre représente une forêt, et le lac dans le fond. Une partie de chasse sert de prétexte à Mathilde pour donner un rendez-vous, pendant la nuit, à son amant. Arnold arrive ; il veut fuir celle qu'il adore ; Mathilde lui ordonne de rester. Arnold lui a sauvé la vie ; l'amour ne connaît point de loi, l'amour rapproche toutes les distances ; et la princesse jure une éternelle fidélité à son cher paysan. La noblesse ne comptait pas alors un si grand nombre de quartiers : il est probable qu'aujourd'hui on y regarderait de plus près. Arnold, resté seul, se livre aux plus douces illusions de l'amour, quand Tell et Walter lui annoncent que son père, Melktal [Melchtal], a été assassiné par ordre de Gessler. Trio

magnifique de trois hommes. Les envoyés des trois cantons se réunissent, font le serment de délivrer leur patrie, et courent aux armes.

Après une scène entre les deux amans, qui a lieu dans une dépendance du château de Gessler, le troisième acte nous transporte sur la place d'Alfort, où le bonnet du gouverneur est élevé au bout d'un mât. On rend hommage à ce bonnet ; les soldats allemands forcent les filles du village à danser avec eux, et tout le monde fait la révérence en passant près du mât. Guillaume Tell et Jemmy, son fils, refusent de se soumettre à l'ordonnance, on les saisit. Tell est condamné à mort, on le désarme, les soldats l'entraînent, mais il envoie Jemmy pour avertir les confédérés et leur dire de hâter l'instant de la révolte. L'enfant est arrêté, Gessler offre alors à Guillaume de lui faire grâce, s'il est assez adroit pour abattre une pomme placée sur la tête de son fils. Tell sort victorieux de cette épreuve périlleuse, il lui reste une seconde flèche, le gouverneur apprend qu'elle lui était réservée et sa fureur redouble. Mais on lui annonce que les montagnards ont pris les armes : pour les joindre, il faut traverser le lac agité par la tempête, et ne trouvant pas de pilote assez habile, Gessler se confie à l'adresse de son ennemi.

Le quatrième acte est coupé dans le genre italien ; la décoration représente la demeure d'Arnold, manoir bien chétif pour l'offrir à sa belle princesse. Ce tendre fils, cet amant désespéré se prépare à venger son père, et va joindre l'armée des révoltés avec ses compagnons. À peine cette troupe d'hommes a-t-elle fait retraite par la gauche, qu'une troupe de femmes entre par la droite pour combler le déficit. Après un trio que le chœur accompagne, la scène change, et nous voyons le lac uni comme une glace malgré les vents et l'orage ; l'orchestre seul est agité. La barque de Gessler glisse dans sa coulisse ; Tell saute sur le bord, et la repousse au large de manière à ne laisser aucune inquiétude à Mathilde. Les Allemands sont vaincus ; Arnold se présente avec un drapeau enlevé à l'ennemi, et les treize cantons mettent à flot treize nacelles pavoisées et portant leur blason. Elles arrivent au son du ranz de vaches, modulé très ingénieusement afin de signaler l'entrée de chaque barque par une transition nouvelle. La belle Mathilde épouse-t-elle son rustique galant, ou bien se retire-t-elle du monde pour expier les erreurs de sa jeunesse dans les larmes et le repentir, c'est ce que je ne puis vous apprendre. Le dénouement d'un opéra veut être deviné, et le jeu de scène des acteurs ne m'a point révélé le mystère de leur avenir.

La musique est généralement du plus beau caractère, l'ouverture, le duo du premier acte, celui du second, le trio qui le suit, le chœur du serment, sont des morceaux admirables sous le rapport de l'invention, de l'élégance, de l'expression scénique, de l'artifice que l'on remarque dans l'instrumentation et l'association des voix. Une tyrolienne dansée aux chansons, c'est-à-dire, sur le résultat des voix seules groupées avec autant de grâce que d'adresse, a été accueillie avec enthousiasme : c'est un effet d'une nouveauté piquante. L'air des tireurs d'arc est bien caractérisé. Je m'arrête ; l'examen d'une seule de ces compositions me prendrait plus d'espace qu'il ne m'en reste. J'y reviendrai prochainement. Tout ce que je désigne est placé en première ligne, et prouve combien sont variées les

ressources de ce génie original et puissant. Le duo du premier acte, parfaitement exécuté par Dabadie et Nourrit, est le morceau qui m'a le plus vivement frappé. L'air de Guillaume, celui d'Arnold sont d'une belle expression. Le musicien a-t-il bien fait de sacrifier une partie du luxe italien pour se conformer aux exigences de la scène française, aux moyens des exécutans ? Je répondrai une autre fois à cette question ; c'est ce que j'examinerai dans un article.

La danse arrive presque toujours mal à propos dans un opéra, on la considère comme un parasite dont il faut se débarrasser le plus tôt possible. Je ne voudrais pas qu'elle fût bannie tout-à-fait des drames lyriques, un corps de ballet garnit bien le théâtre et manœuvre avec élégance et légèreté, mais on devrait se borner aux masses et réserver les solos, les duos, les trios dansans pour les ballets d'action. J'ai toujours eu une affection particulière pour les danseurs de l'Opéra-Comique, ils ne sont pas forts, ils ne dansent pas noblement, il est vrai, mais quand on les voit paraître, on a du moins l'agréable certitude qu'ils videront bientôt le plancher. — J'aime beaucoup les enfans quand ils pleurent, dit Potier, parce qu'alors on les renvoie sur-le-champ. Je ne suis point ennemi des exercices de nos baladins, j'admire leur talent et leurs grâces tout comme un autre ; et cependant, je trouve que la réunion de la danse aux scènes chantées est rarement heureuse. On aime à suivre l'action qui vient // 3 // de commencer, et les danseurs *récitans*, quelque habiles qu'ils puissent être, en arrêtent nécessairement le progrès.

Il y a bien peu de danse dans *Guillaume Tell*, et cependant il y en a trop encore. Je pense que le public ne se révolterait pas si l'on supprimait les danses exécutées autour du mât de cocagne. Le pas noble dansé par Albert et M^{lle} Noblet a été applaudi d'abord ; mais des murmures violents ont succédé à ces témoignages de faveur. Aussi ce pas a-t-il eu le mérite d'être très bref hier soir, le redoutable *adagio* ne le précède point. Un peu de galanterie, Messieurs les *dilettanti*, ce n'est pas au grand Opéra que l'on a le droit d'exiger que l'on aille vite en besogne ; dans ce pays on ne se presse guère, il faut savoir prendre son plaisir en patience quand on joue *Guillaume Tell*. Un trio dansé par Paul, M^{lle} Taglioni et M^{me} Montessu, tandis que le chœur chantait la tyrolienne a été reçu avec enthousiasme quand M^{lle} Taglioni figurait ; on a applaudi la légèreté de M^{me} Montessu ; les tours de force de Paul contrastaient d'une manière trop heurtée avec les deux autres parties récitantes.

Les costumes peu brillans, et cela devait être, sont d'un style excellent, et se rapportent avec exactitude aux tableaux et représentations que les peintres et les sculpteurs ont faits de Guillaume Tell et de ses compagnons. Dabadie et Levasseur sont parfaitement ajustés ; la sévérité de leur costume s'accorde très bien avec le caractère des personnages. La princesse Mathilde fait tous les frais de toilette de la pièce ; je dois ajouter encore Albert qui danse en habit de seigneur galant avec des paysannes, sans que rien justifie cette bizarrerie.

Les décorations n'offrent rien de remarquable, après ce que l'opéra nous a montré. Le paysage que l'on voit au lever du rideau est d'un très

agréable effet. On s'attendait à un *crescendo* ; point du tout : une progression inverse a désappointé les amateurs. La place d'Alfort n'était pas suffisamment éclairée ; et le dernier lac, en planches vertes, encadrant les nacelles avec symétrie, a paru fort ridicule. Je ne dirai rien de ces pauvres chèvres et des moutons traînés en laisse, comme les chiens favoris que l'on promène aux Tuileries. Dans les tableaux de Boucher, la bergère Sylvie conduit son mouton chéri avec un joli ruban rose ; les bergères de l'Opéra ne doivent pas mettre moins d'élégance et de luxe dans la parure de leurs quadrupèdes.

Nourrit, Dabadie se sont signalés ; Levasseur paraissait ne pas jouir de toute la plénitude de ses moyens ; Mme Damoreau a chanté avec goût la partie gracieuse de son rôle ; Mme Dabadie et Mlle Mori ont été d'un grand secours dans les ensembles ; Prévost est un Gessler qui n'est pas si méchant qu'il voudrait le paraître. Le trio des trois hommes a été bien dit jusqu'à l'*allegro* ; les voix ont manqué de franchise et d'éclat à cette péroration. La scène qui précède le serment languit et devrait être plus animée. Toutes les voix récitantes sont plus ou moins insuffisantes pour cette vaste salle, et les spectateurs les plus éloignés sont quelquefois obligés de se contenter de voir ce qui se passe sur la scène. Les chœurs ont bien chanté les morceaux vigoureux ; la tyrolienne a présenté quelques défauts d'ensemble et de justesse : il n'est pas aisé de faire marcher de front plusieurs voix de femmes exécutant un trait à l'unisson. Les hommes ont manqué d'aplomb dans le chœur syllabique placé avant le serment. Il est probable que les paroles les gênaient, puisque la même irrégularité s'est montrée deux fois sur le même passage. L'orchestre a bien fait son devoir. *Guillaume Tell* a complètement réussi, malgré la vétusté du sujet, et l'ennui que la pièce répandait parfois sur l'assemblée. Aussi le public n'a-t-il accordé ses applaudissemens qu'au nom de M. Rossini. On a demandé avec enthousiasme qu'il parût ; mais le héros de la fête n'était déjà plus dans la salle.

JOURNAL DES DÉBATS, 5 août 1829, pp. 1-3

| | |
|-----------------------|--|
| Journal Title: | JOURNAL DES DÉBATS |
| Journal Subtitle: | POLITIQUES ET LITTÉRAIRES |
| Day of Week: | WEDNESDAY |
| Calendar Date: | 5 AUGUST 1829 |
| Printed Date Correct: | Yes |
| Volume Number: | |
| Year: | |
| Series: | |
| Pagination: | 1 à 3 |
| Issue: | Livraison du 5 août 1829 |
| Title of Article: | CHRONIQUE MUSICALE. / ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. |
| Subtitle of Article: | <i>Guillaume Tell</i> , opéra en quatre actes, paroles de MM. Jouy et Bis, musique de Rossini, ballet de M. Aumer, décorations de M. Cicéri. (Premier article.) |
| Signature: | XXX |
| Pseudonym: | Castil-Blaze |
| Author: | François-Henri-Joseph Blaze |
| Layout: | Feuilleton |
| Cross-reference: | 11 August 1829; 13 August 1829; 20 August 1829 |